

Les parasols éloquents

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204081>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les personnes qui prendront un abonnement d'un an, dès le 1^{er} avril prochain, recevront gratuitement les numéros du 1^{er} trimestre 1907.

Le train de la reine.

MADAME Dordon-Tapettaz est une bonne femme, de l'aveu même de son mari, chef d'une petite station vaudoise des chemins de fer fédéraux. Seulement, elle n'a pas la langue dans sa poche et elle pousse la curiosité si loin qu'elle pourrait rendre des points à Ève elle-même. Entre les heures des trains, il lui arrive fréquemment de descendre sur le perron de la gare, et, son tricotage à la main, de tailler une bavette avec l'aiguille ou avec Fritz, le jeune sous-chef. Parfois même, elle pénètre dans le bureau de son mari; mais elle n'y demeure jamais aussi longtemps qu'elle le voudrait. M. Dordon ne tarde pas à la rabrouer, à cause de ses sempiternelles questions sur mille détails du service. Elle brûle de savoir à quelle somme monte la recette de la journée, combien ont été vendus de billets de première et de seconde classe, ce que disent les circulaires expédiées la veille par la direction centrale, à qui est destiné le wagon de fourrage de Hongrie qui stationne au bout de la voie de garage, ce qui peut bien pousser le régent à aller tous les dimanches à Lausanne, si la domestique de la cure, partie la veille pour la Suisse allemande, a pris un billet d'aller et retour, et patati et patata.

— Rosine, s'il te plaît, va-t'en voir gratter le fond de tes marmites! fait le chef, impatienté.

Mme Dordon-Tapettaz part furieuse, claquant les portes. Mais elle se calme vite, tant est grande sa soif d'être au courant de tout.

Un jour, une heure à peine après avoir été renvoyée à la cuisine par son mari, elle le rejoint toute gentille, haletante de connaître un grand secret :

— Dis-moi, chéri, lui fit-elle de sa voix la plus câline, qu'est-ce donc que ce train spécial de demain, dont parle Fritz?

— Numéro 156 bis, Bâle-Genève, répondit laconiquement M. Dordon.

— Il passera ici à quelle heure?

— A 4 h. 40. Dix minutes d'arrêt pour prendre de l'eau.

— Et que transporte-t-il?

— Ah! tu m'embêtes!

— Dis-le moi, mon ami, et je te jure que je ne le demanderai plus rien.

— Eh bien, — mais tu me feras le plaisir de n'en rien dire à personne — il amène la reine du Wurtemberg.

— La reine du Wurtemberg! Alors tu mettras ta tunique des dimanches? Je vais voir si elle est en bon état.

— Pas nécessaire : je ne serai pas ici demain.

— Tu laisses Fritz recevoir seul cette reine?

— Oh! pour ce qu'il aura à faire!... A présent, ma chère, si tu allais jeter un coup d'œil...

— A mes marmites?... Oui, affreux tyran, j'y vole.

La bonne dame n'y vola pas du tout. Ayant mis son chapeau, elle courut chez une voisine, puis chez une autre, puis chez un tas d'autres encore. Que leur dit-elle? Vous vous en doutez bien quand vous saurez que, le lendemain, à 4 h. $\frac{1}{2}$, on vit sur le quai de la gare toute une foule endimanchée, foulée féminine, sauf les douze instrumentistes de la fanfare locale, dont la bannière verte et blanche flottait gaiement au-dessus de la multitude. Les demoiselles de la bonne société étaient en robes blanches.

A 4 h. 42, les gros timbres électriques carillonnèrent et en même temps apparut le panache blanc d'une locomotive.

Le train spécial entre en gare. Bim! boum! un coup de grosse caisse et de timbales. La fanfare attaque le potpourri de la Fête des vignerons de 1865, le seul morceau qu'elle sache par cœur. On se pousse, on se hausse sur la pointe des pieds pour apercevoir le wagon royal. Chose assez singulière, les premières voitures sont de vulgaires fourgons du P.-L.-M., avec le traditionnel écriteau militaire : 40 hommes — 8 chevaux. Puis viennent une série de wagons de bétail, aux guichets desquels se montrent des mufles de bœufs et de vaches, et d'où partent des beuglements qui font bientôt taire la musique et rire aux larmes toute la jeunesse. Très amusés, eux aussi, le chauffeur, le mécanicien, le chef de train et les serre-freins, saluent plaisamment la population.

Seule, Mme Dordon-Tapettaz ne rit pas. Cramoisie de confusion, elle se retire précipitamment, jugeant sans doute qu'elle ne pourra être mieux, cette fois-ci, qu'auprès de ses marmites.

V. F.

Les petits baigneurs.

A la buanderie Haldimand. Un petit collégien sort ruisselant de la piscine et prie le baigneur de lui ouvrir la cabine où il a déposé ses habits. Et du doigt, il montre le n° 7. Mais, la porte entrebâillée, le garçonnet reconnaît s'être trompé de cabine : ses vêtements doivent être au numéro à côté. Le complaisant baigneur passe au n° 6, puis au 8 et au 9. Peine perdue. L'étourdi doit convenir qu'il ne s'est déshabillé dans aucune de ces cabines. Alors, justement impatienté, le surveillant lui fait sans rire :

— Mais êtes-vous bien sûr d'être venu aujourd'hui?

— Oui, m'sieu! affirme le collégien avec une énergique conviction.

Cette petite scène se renouvelle souvent, paraît-il, pour le plus grand amusement de la galerie.

Les parasols éloquentes.

ILS ont aussi leur langage, les parasols. Les jeunes gens qui les observent attentivement les comprennent, paraît-il, sans se tromper jamais. Ainsi, en voit-on un dont le corbin ou

la pomme s'appuie négligemment sur l'épaule, on peut être sûr que ce parasol-là entend dire : « Vous m'êtes indifférent ». S'il se dresse droit au-dessus de la tête, il signifie : « Je défie tous les dangers ». Au contraire, s'il traîne lamentablement, comme le bâton d'un voyageur las, il dit tout net : « Offrez-moi votre bras que je m'y appuie! » Fermé en plein soleil, le parasol déclare tout net : « Je suis prête à tout! » Porté dans les bras, avec un geste caressant, il signifie : « Je vous aime ». Tenu par la pointe, la pomme en l'air : « J'ai envie de vous flanquer une volée! »

D'où viennent-ils?

D'où viennent-ils, les mots de notre vieux patois? Je ne me charge pas de répondre à cette question. Ce qui est sûr, c'est qu'ils courent le monde depuis longtemps. Rabelais en a connu un bon nombre, et nous en rencontrons souvent dans les écrits des vieux auteurs français. J'en ai relevé quelques-uns, au hasard des lectures.

Ecrabouilli, Rabelais : « escarbouillez ». — En Poitou, Saintonge : « écarbouiller ».

Courti (jardin), Rabelais : « courti ».

Leu (leur), Rabelais : « leus évêque » — Molière, « Ils avaient des cheveux qui ne tenaient point à leus teste ».

Etrouble (chaume coupé), Rabelais : « retouble » — Poitou, Saintonge, Berri, « retrouble ».

Goé-gouaitze (serpente), Rabelais : « gouet » : « Ung goe » que le suppliant tenait en sa main, de quoi il taillait les vignes.

Crozet (lampe), Rabelais : « creziou ». — En Savoie : « creziou ».

Demars (mardi), Toulousain : « dimars ». — Rabelais : « Gras dimars » (mardi gras).

Remasse (balais), Rabelais : « ramons ».

Sayi (fauché), Rabelais : « seyer le bled ». — Saintonge : « seger » (scier).

Grula (secouer), Rabelais : « Elle l'escroula » (un sycamore) par trois fois. — Italien : « crollare ». — Catalan : « crollar ».

Rioute (lien), Rabelais : « desroté » (délié). — Sologne : « riote » (lien de fagot).

Mor (bouche, visage), Rabelais : « Coup de poing sur le mourre ». — Auvergnat : « Por un beau mour », l'on en ve trouva vingt « mours » de singe ».

Les privés (W.-C.), Rabelais : « En son « privé ». *Fuste*, Rabelais : « fuste » — Latin : « fustis » (toute espèce de vaisseau).

Clî (lui), Latin : « ille ».

Ega (jument), Rabelais : « sus son « esgue » orbe » (borgne).

Cocasse (chaudron-poche), Rabelais : « coquassé » — Nivernais : « coquassons » (pots en terre).

Brandons, Rabelais : Les « brandes » (broussailles, bruyères). — Poitou, Berry, Saintonge : « Brandes ».

Serpent (serpent), Rabelais : une « sarpe ».

Cerno (cerce), Rabelais : « cerne ».

Subliet (sifflet), Rabelais : « sublet » — Joinville : « Des perroquets, lesquels « subliet » merveilleusement ».

Buie (lessive), Rabelais : « Lavandière de « buées ».

Pâla (pelle), Rabelais : « pasle ».

Derotcha, Rabelais : « desrocher » (arracher) — patois saintongeais : « desrocher ».

Fougnier (fouiller), Rabelais : « ils fouгнаient ».